

La haine de Mathieu Kassovitz

Marie-Claude Loiselle

Number 78-79, September–October 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24280ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loiselle, M.-C. (1995). Review of [*La haine de Mathieu Kassovitz*]. *24 images*, (78-79), 56–57.

THE MONKEY KID DE XIAO-YEN WANG

Tourné presque en contrebande et avec un budget dérisoire par une jeune femme, *The Monkey Kid*, nous conte l'histoire d'une petite fille sous la Révolution Culturelle. La Révolution Culturelle, encore? Ben oui. Et il y a de fortes chances que, malgré la répression larvée, mais bien réelle, dont sont victimes les cinéastes qui abordent le sujet, les films traitant de la fameuse révolution ne vont pas manquer d'affluer dans les années à venir.

L'originalité de *The Monkey Kid* est de nous raconter cette période au travers du quotidien (et du regard parfois) d'une petite écolière de neuf ans et cela dans un style dédramatisé, aux fortes vertus documentaires. Pour une fois, le cinéma chinois renonce aux pompes de l'esthétisme et au schéma facile du mélodrame pour empoigner le réel à bras-le-corps. Fortement autobiographique, le regard, très simple, que porte la cinéaste sur l'époque n'en est pas moins saisissant. Tout simplement parce que nous voyons pour la première fois, peut-être, dans un film chinois, une enfant qui n'est guère différente d'une autre enfant du même âge vivant en n'importe quel autre endroit de la planète (ou presque: son pays



n'est pas en guerre, elle mange à sa faim, va à l'école et habite un logement décent). Shi-Wei est, certes, privée de son papa qu'on a envoyé à la campagne se rééduquer avec d'autres intellectuels. Mais à part ça tout est normal: elle ne pense qu'à jouer avec les copines, a pris l'habitude d'arriver en retard à l'école et de monter sur la rambarde de son balcon situé au cinquième étage pour s'y balancer...

Avec son personnage têtu et insouciant de petite fille, la cinéaste (qui vit aux États-Unis depuis 1985) nous montre finalement comment l'enfant (en synthétisant sans doute quelques milliers d'autres) va échapper tout naturellement, petite résistante qui s'ignore, à l'embrigadement idéologique de la Révolution Culturelle. Une petite fille, un petit film mais un grand sujet. ■

PHILIPPE ELHEM

LA HAINE DE MATHIEU KASSOVITZ

La haine: le titre est choisi pour faire sensation, pour éveiller une crainte, comme un panneau lumineux au bord d'une route qui met en garde contre un danger imminent. D'emblée le ton est donc donné mais

on peut toujours espérer trouver sur l'écran une réalisation qui saura toucher là où ça fait mal en servant son sujet — c'est-à-dire comment des jeunes de la banlieue peuvent se voir entraîner dans la spirale de la haine après qu'une bavure policière ait laissé un des leurs entre la vie et la mort — par le



seul fait de savoir le dépasser et s'élever au-dessus du trivial ou d'une simple succession d'anecdotes, comme par exemple l'a réussi de façon magistrale Jean-Claude Brisseau dans le tellement troublant *De bruit et de fureur*; mais on peut aussi évidemment penser à Spike Lee, duquel Kassovitz semble se réclamer, et qui a su, par un cinéma souvent émouvant, nous projeter au cœur des choses en pénétrant toute la complexité du monde qu'il observe, et même évoquer le mérite d'un «petit film» sans prétention comme *L'argent fait le bonheur* de Robert Guediguian dont l'histoire située dans la banlieue marseillaise parvient à s'immiscer dans les entrailles de la cité en révélant l'organisation sociale mais sur un ton en apparence désinvolte et sans jamais rouler des muscles.

Or Mathieu Kassovitz, non seulement fait reposer les points charnières de son film

sur des éléments traités de façon purement anecdotique: le vol de merguez et l'expulsion des zonards du toit de la HLM, la visite chez le dealer à Paris, le vernissage, voire l'arrestation qui nous est présentée comme un cas-type qu'il fallait placer à titre d'exemple, mais le film en plus se plaît à courtiser le spectateur. Aux dépens même de son sujet, il s'égaré dans la frime stylistique et les dialogues cocasses qui, certes, cherchent à «faire vrais» mais trahissent un peu trop une volonté d'aiguillonner la complicité du spectateur. Dans la mesure où un désir trop affiché de séduire agit comme une force répulsive, le malaise devient présent dès les premiers instants (par les effets de cadrage notamment) qui font suite aux images vidéo d'émeutes du générique. Kassovitz est fier de savoir filmer et expose parfois à outrance,

comme une fin en soi, les «trucs» d'une technique qu'il maîtrise. Il faut bien lui accorder un sens du rythme bien aiguisé qui permet aux plans et aux séquences de se succéder rondement mais qui finit par s'essouffler en créant un enchaînement étale et répétitif qui lasse à mesure qu'il révèle le manque de chair des personnages et d'un sujet qui apparaît de plus en plus comme un simple prétexte: un prétexte à fabriquer un film «coup de poing» par lequel l'entreprise ne serait guère davantage que le véhicule de cet épithète. Un film qui sans en avoir l'air (voir la fausse épure du noir et blanc, la violence du thème) succombe au trop grand désir de plaire de son jeune réalisateur. ■

MARIE-CLAUDE LOISELLE

WAATI DE SOULEYMANE CISSÉ

C'est un véritable film-continent qu'a voulu dessiner Cissé avec *Waati* (*Le temps* en langue bambara). Huit ans après *Yeelen*, le cinéaste africain par excellence a déserté l'Afrique mythique et magique de son précédent opus. L'aterrissage est brutal. L'Afrique, même décolonisée, même débarrassée(?) du chancre de l'apartheid est un continent en perdition. En suivant la trajectoire de Nandi, l'attachante héroïne de son film, contrainte, adolescente, de quitter sa terre natale d'Afrique du Sud aux mains du pouvoir blanc pour rejoindre l'Afrique de l'Ouest (Côte-d'Ivoire et Mali) avant de retourner chez elle à l'avènement de Nelson Mandela, Cissé dresse un portrait-constat souvent terrifiant d'un continent qui se meurt alors même qu'il contient toutes les forces positives qui pourraient présider à sa résurrection.

Le potentiel humain est là, mais le politique ne suit pas. Les guerres ethniques explosent un peu partout au moment même où l'Afrique est gagnée petit à petit par les sables de la désertification. Le pouvoir économique est toujours aux mains des Blancs (et en Afrique du Sud cela comprend aussi le pouvoir administratif). Bref, le continent africain est plus que jamais au bord de l'explosion. Sauf... sauf si la fraternité, extra-ethnique, extra-territoriale, se met à dépasser tous les clivages, réussit à imposer une solidarité à l'échelle continentale. Et cette solidarité — c'est le message



positif sinon optimiste du film, son credo — sera le fait des femmes. Ou ne sera pas. À ce titre, *Waati* est un acte de foi dans la femme africaine, dans sa générosité, sa capacité tenace à résister et à transmettre.

Waati, pour toutes ces raisons, est un film important. Mais est-il, pour autant, un film *cinématographiquement* important? Lorsque Souleymane Cissé filme dans sa culture (Afrique de l'Ouest), il retrouve le souffle, la poésie et le sens de l'espace qui caractérisaient *Yeelen*. Ce qui, malheureusement, est loin d'être le cas lorsqu'il

s'attaque à l'apartheid dont le traitement n'échappe ni aux stéréotypes du genre, ni à une symbolisation un peu emphatique, le péché mignon du cinéaste. On aurait envie de dire que l'ampleur du propos de *Waati* n'est que difficilement contenue par sa forme. Le film, effectivement déborde de partout et se perd parfois en digressions simplificatrices (notamment la séquence mystique des rastas et son paradoxal message antidrogue). Un film nécessaire néanmoins. ■

PHILIPPE ELHEM